

SOHEIB BENCHEIKH, CHERCHEUR

«Le wahhabisme est

Soheib Bencheikh El Hocine, intellectuel et chercheur en sciences religieuses, est né en 1961 à Djeddah, en Arabie Saoudite, tout comme son frère Ghaleb, également spécialiste de l'islam. Il est le fils de cheikh Abbas, membre de l'Association des oulémas musulmans algériens. Il fait ses études à Alger, à l'Institut des sciences religieuses avec l'actuel ministre des Affaires religieuses et des Wakfs, Mohamed Aïssa. Puis il part étudier la théologie islamique à l'université Al-Azhar, au Caire. Au bout de la deuxième année, il quitte

l'Egypte pour l'Europe. De 1995 à 2005, il est mufti de Marseille. Nommé par l'Institut musulman de la Mosquée de Paris, il préside le Conseil de réflexion et d'action islamiques (CORAI) et dirige l'Institut supérieur des sciences islamiques à Marseille (ISSI). Soheib Bencheikh est connu pour ses prises de position publiques en faveur d'un islam en phase avec son siècle. Il est aujourd'hui libre de tout engagement. Nous profitons de sa présence à Alger afin de l'interpeller sur des questions tout aussi sensibles les unes que les autres

en rapport avec l'islam — mais quel islam ? —, le sous-développement des sociétés musulmanes, le refus de tout débat sur les réformes, le wahhabisme, les mouvements radicaux qui se réclament de l'islam, dont Daesh, El Qaïda, Boko Haram, etc. Il en parle librement au risque de froisser, heurter ou choquer les bien-pensants, loin de tout manichéisme. Au demeurant, il a pour lui l'avantage de la jeunesse et donc le temps de dire certaines vérités aujourd'hui et demain...

Entretien réalisé par Brahim Taouchichet

Le Soir d'Algérie : J'aimerais d'abord commencer par une question lapidaire : pour vous, qu'est-ce qu'un musulman, un islamiste, un fondamentaliste, un intégriste, un Daeshi ?

Soheib Bencheikh : Vous abordez notre entretien à travers une interrogation sémantique nécessaire pour clarifier un sujet qui est devenu opaque et ambigu, prêtant le flanc à tous les amalgames.

Selon l'étymologie arabe, le terme musulman (muslim) a deux sens suivant le verbe «aslama» s'il est transitif ou pas. Si le verbe «aslama» est intransitif, muslim signifie celui qui adhère à la paix et cesse toute belligérance ou hostilité contre autrui. C'est ainsi que le Coran a qualifié certaines tribus bédouines de «muslims» même si la foi n'avait pas encore pénétré dans leurs cœurs. Si le verbe «aslama» est transitif, «muslim» est celui qui fait don de sa personne à son idéal, le divin qui est la concentration de tous les idéaux. Les deux sens du mot «muslim» se trouvent dans le Coran sans aucun ajout dogmatique ou même théologique. Bien au contraire, le Coran use de ce qualificatif pour désigner des personnes justes et loyales, appartenant à l'histoire juive ou chrétienne, donc bien avant l'avènement de l'islam. Car pour le Coran, le message révélé au Prophète Mohamed n'érige pas une nouvelle religion, mais une explicitation, une arabisation et une adaptation d'un enseignement déjà révélé et connu

l'islam — surtout celles qui fâchent — qui agitent présentement les musulmans du monde et les non-musulmans d'ailleurs. M. Soheib Bencheikh, vous êtes non seulement un observateur averti des questions religieuses mais vous vous impliquez aussi dans les débats où les passions prennent souvent le pas sur la raison. Quels sont les risques pour vous ?

Tout ce qui touche à l'opinion publique est passionnel ; pour les deux par ailleurs, opinions musulmane et non musulmane. La première se contente de dire, ça ce n'est pas l'islam alors qu'ils sont appelés à répondre à la question pourquoi, de leur propre patrimoine, histoire, religion, sortent des lectures monstrueuses comme celles de Daesh, Boko Haram, Al Qaïda puisqu'ils se réclament des mêmes textes que l'ensemble des sunnites ? C'est grâce à mon ami le linguiste Aberrezak Dourari que j'ai approfondi ma compréhension du concept «orthopraxie». C'est le passage à l'acte ou la mise en pratique d'une orthodoxie qui est préalablement enseignée comme théorie et véhiculée comme conviction. A cet égard, Daesh n'a rien inventé. Hormis son extrême brutalité, ce groupe est l'orthopraxie qui applique à la lettre ce que les sunnites ont toujours pris pour religion. J'évoque le sunnisme et non le chiisme, car Daesh se veut un sunnisme parfait ; cela ne dédouane pas, bien entendu, la théologie chiite de ses propres aberrations.



Soheib Bencheikh.

Photo : Samir Sid

«Les musulmans sont appelés à répondre à la question pourquoi, de leur propre patrimoine, histoire, religion, sortent des lectures monstrueuses comme celles de Daesh, Boko Haram, El Qaïda?»

des nations de jadis. Il ne s'agit pas d'un «appel» mais d'un «rappel» d'une vérité déjà promulguée. Un «islamiste» évoque plus une personne qui utilise ce message propre à tous les croyants à des fins politiques, pour conquérir le pouvoir temporel. Le fondamentaliste rappelle plus le protestantisme, c'est-à-dire aller jusqu'au bout d'une lecture littéraliste, puritaine, qui fait fi de la logique et du bon sens humain. Il applique de façon aveugle les préceptes pris à la lettre ; un fondamentaliste espère une récompense magique ou qui tombe du ciel, car elle n'est pas le fruit apporté par la causalité initiée par ses œuvres.

Quant à «l'intégrisme», il rappelle le catholicisme. C'est vouloir appliquer la religion comme une idéologie globalisante et qui intègre le tout, de la vie quotidienne à la politique. Un «Daeshi» couronne le tout par la terreur et le goût prononcé pour le meurtre spectacle.

Bien sûr, il serait illusoire, sinon présumptueux, d'évoquer, dans le cadre forcément étroit et arbitraire d'une interview de presse, des questions en rapport avec

Je vais plus loin : selon une logique formelle, les factions de Daesh et d'Al Qaïda sont dans le monde sunnite les plus cohérentes : cohérentes avec elles-mêmes, cohérentes avec leur archaïsme et surtout cohérentes avec l'unique version théologico-juridique en vigueur, sacralisée et promue par tous, l'islam officiel en premier. Car au moment où Daesh adopte une pratique puritaine, intégrale et jusqu'au-boutiste de ce qu'il pense «islam», la majorité des sunnites — qui partent absolument des mêmes textes — manifestent, quant à eux, une allure tout à fait schizophrène. Ils opèrent une sélection subjective et probablement inconsciente : ils observent une partie de ces textes, contemplent une autre partie (comme objet d'adoration) et repoussent encore une autre à la zone de l'impensé. Ce que pratique Daesh au grand jour est enseigné et mille fois répété dans toutes les facultés théologiques des métropoles musulmanes ; il peut être vulgarisé par les orateurs de n'importe quelle mosquée et aucun docteur du fiqh (droit musulman) ou du hadith ne peut contredire vraiment une pratique daeshienne ou la qualifier de non musulmane. Il

ne peut dire : «Pas comme ça, pas maintenant, pas dans ces circonstances.» Mais il ne dira rien sur le bien-fondé ou la raison d'être de ces pratiques. Il ne dira rien parce que lui-même croit — ou feint de croire — que tout ce que les hagiographies du Prophète et les recueils du hadith attribuent à la première génération de l'islam jouit religieusement d'un statut législatif et dicte la norme à tous les musulmans de tous les temps. Oui, le même corpus juridique sacralisé qui détaille par exemple la manière de prier ou de jeûner pour l'ordinaire des musulmans, détaille également toute sorte de commandements qui statuent pour la guerre avec une vision du monde complètement révolue. Ce corpus est immense : pour le principal, six recueils dont chacun comporte plusieurs volumes ; beaucoup de sunnites aujourd'hui donnent aux deux premiers recueils, Bukhari (mort en 870) et Muslim (mort en 875), le même degré d'infailibilité que le Coran ! Qui a fixé le statut de ces textes ? Qui les a sacralisés ? Qui les a hiérarchisés les uns par rapport aux autres ? Dieu est-il aussi piètre législateur qui passe obligatoirement par l'épistémè simpliste d'une génération vieille de plus de dix siècles ?

non dogmatiques quant au licite et à l'illicite. Le hanafisme est la première école, le malékisme, le chaféisme et le hanbalisme les trois autres. Cette pensée juridique se situe entre deux pôles extrêmes : la raison et la lettre, le ritualisme, la réflexion logique, cérébrale et la tendance à aller au texte et l'appliquer tel quel. La plus ancienne école est plus rationnelle, c'est le hanafisme, et la plus radicale, la plus ritualiste, le hanbalisme. La première n'élargit pas la base textuelle et s'appuie sur une réflexion faite sur le Coran, c'est-à-dire un raisonnement par analogie. Par contre, le hanbalisme a élargi la base textuelle, il a inclus des centaines de milliers d'adages qu'on a attribués au Prophète deux siècles et demi après sa mort. Tout un océan textuel qu'on nomme hadiths dont ils se sont préoccupés et qu'ils ont parfois sacralisés au détriment d'une réflexion approfondie sur le Coran. Le hanbalisme était presque mort. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, on ne parlait que de trois écoles, le hanbalisme était cantonné dans le désert de Najd, dans l'actuelle Arabie Saoudite.

Le grand sociologue Gustave Le Bon (mort en 1931) n'a cité dans son ouvrage *La civilisation des Arabes* que trois écoles sunnites ne voyant pas l'intérêt de mentionner

«Ce que pratique Daesh au grand jour est enseigné et mille fois répété dans toutes les facultés théologiques des métropoles musulmanes»

L'activisme militaro-religieux que mène aujourd'hui l'Arabie Saoudite m'amène à profiter de votre présence à Alger pour demander en quoi le wahhabisme est-il différent du malékisme-sunnisme ? En quoi son militantisme est-il si dangereux que l'islam politique au plan de la foi et de la cohésion de la société en matière des droits de la femme, de la tolérance entre les membres de la communauté, des libertés ?

La distinction classique est que chez les sunnites, il y a quatre écoles juridiques et

le hanbalisme confiné dans un îlot en plein milieu du désert d'Arabie. Mais avec l'afflux des pétrodollars et la réussite politique de la famille Al Saoud, le wahhabisme est devenu un néo-hanbalisme. Le hanbalisme mort est ainsi ressuscité dans le wahhabisme qui s'allie parfois avec l'islam politique qui veut conquérir le pouvoir avec un aspect juridique wahhabite ou salafiste qui veut dire retour aux premiers, précédents, pionniers, «salaf». Mais aujourd'hui, le salafisme signifie un wahhabisme plus élaboré par El Albani, El Otheimine, etc.